

D'UNE RIVE À L'AUTRE DU SIÈCLE

FLORIANE DUREY



Tout le monde reçoit à la naissance une « Légende familiale », ce récit fabriqué par chaque famille et qui se transmet de génération en génération.

Si chaque enfant se délecte en écoutant les histoires qui le fondent et le font appartenir à cette entité, chacun.e pressent, n'avoir accès qu'à une partie de son histoire, car le corps, les émotions et les choix de vie racontent autre chose. Cet autre récit, silencieux existe en parallèle du premier et vient sans cesse l'interroger et le remettre en question.

Comment alors créer notre propre récit ?

Comment ce qui empêche dans notre histoire peut devenir mouvement et création ?

Ce sont les questions auxquelles les installations et les textes de cette exposition, cherchent à répondre.





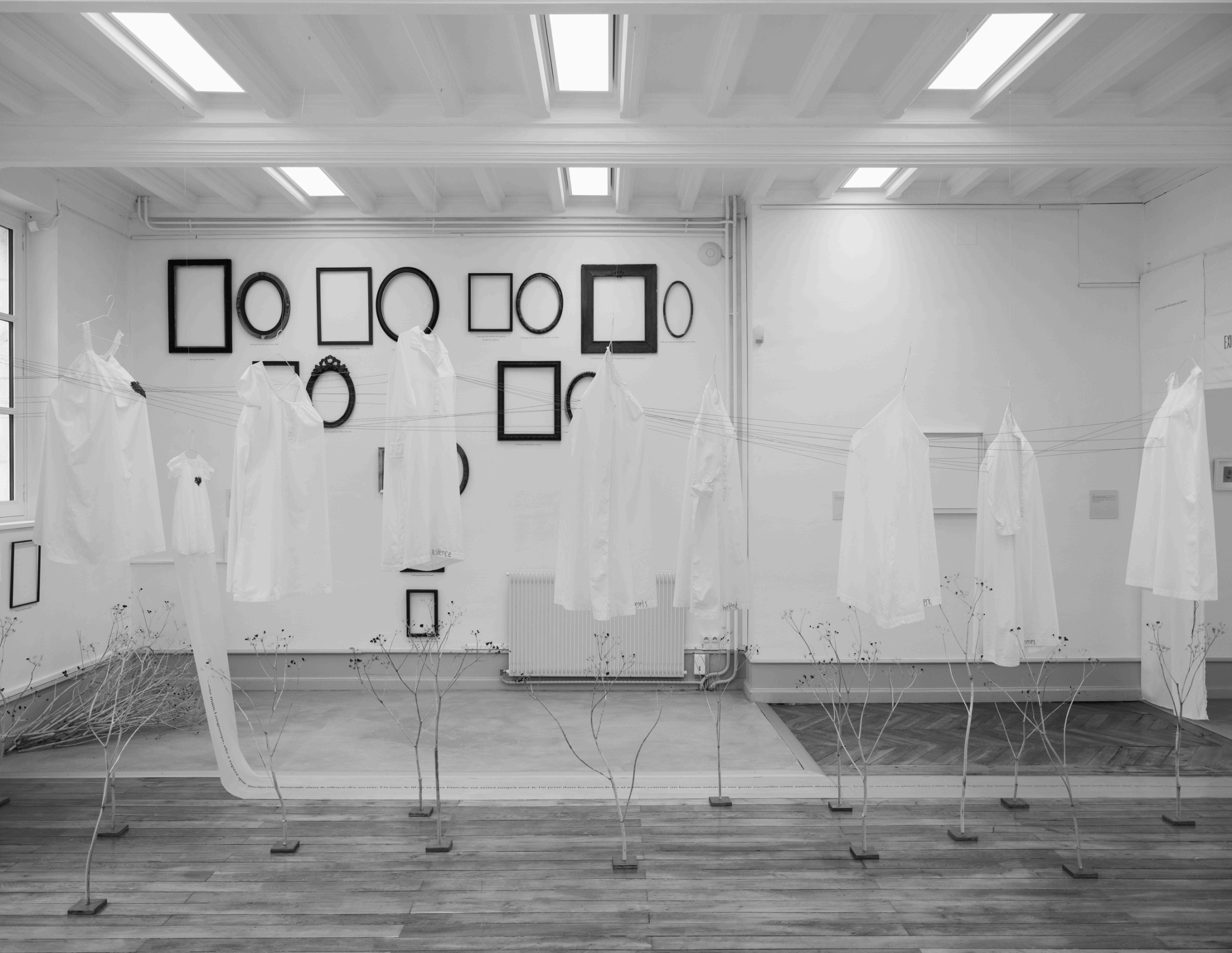
Floriane Durey a été en résidence de création à La Maison des écritures de La Rochelle, cinq semaines durant l'hiver 2025, puis deux mois début 2026, pour créer une exposition autour des transmissions transgénérationnelles silencieuses entre femmes.



« Le temps ramène toujours ce qui n'est
pas réglé à la surface.
Il faut finir de s'y écorcher les genoux. »

À travers sa propre expérience et de nombreux récits confiés par des femmes, Floriane Durey a exploré les transmissions silencieuses à l'oeuvre, de mères en filles sur plusieurs générations ; leurs conséquences, et la façon dont il est possible de métamorphoser ces récits initiaux pour s'en dégager et créer le nôtre.





Les femmes, abîmées par leur histoire, retiennent leurs propres filles d'exister précisément à ces endroits.

« On sait les secrets de nos aïeules.

Ils sont dans nos cellules, dans notre noirceur, dans les élans pour s'en débarrasser qui toujours nous ramènent aux origines.

Des hommes ont broyé les âmes des femmes qui l'ont fait naître.

Des hommes respectés et propres sur eux.

Ils n'en ont jamais été inquiétés.

Ils sont morts aimés.

Elles, sont mortes entamées.

Mais elles ont entamé à leur tour leur descendance.

Des bracelets de naissance en forme de chaînes.

Peau pour peau.

Soumission pour soumission. »

Extrait « Le fracas des silences », Éditions Lanskine.

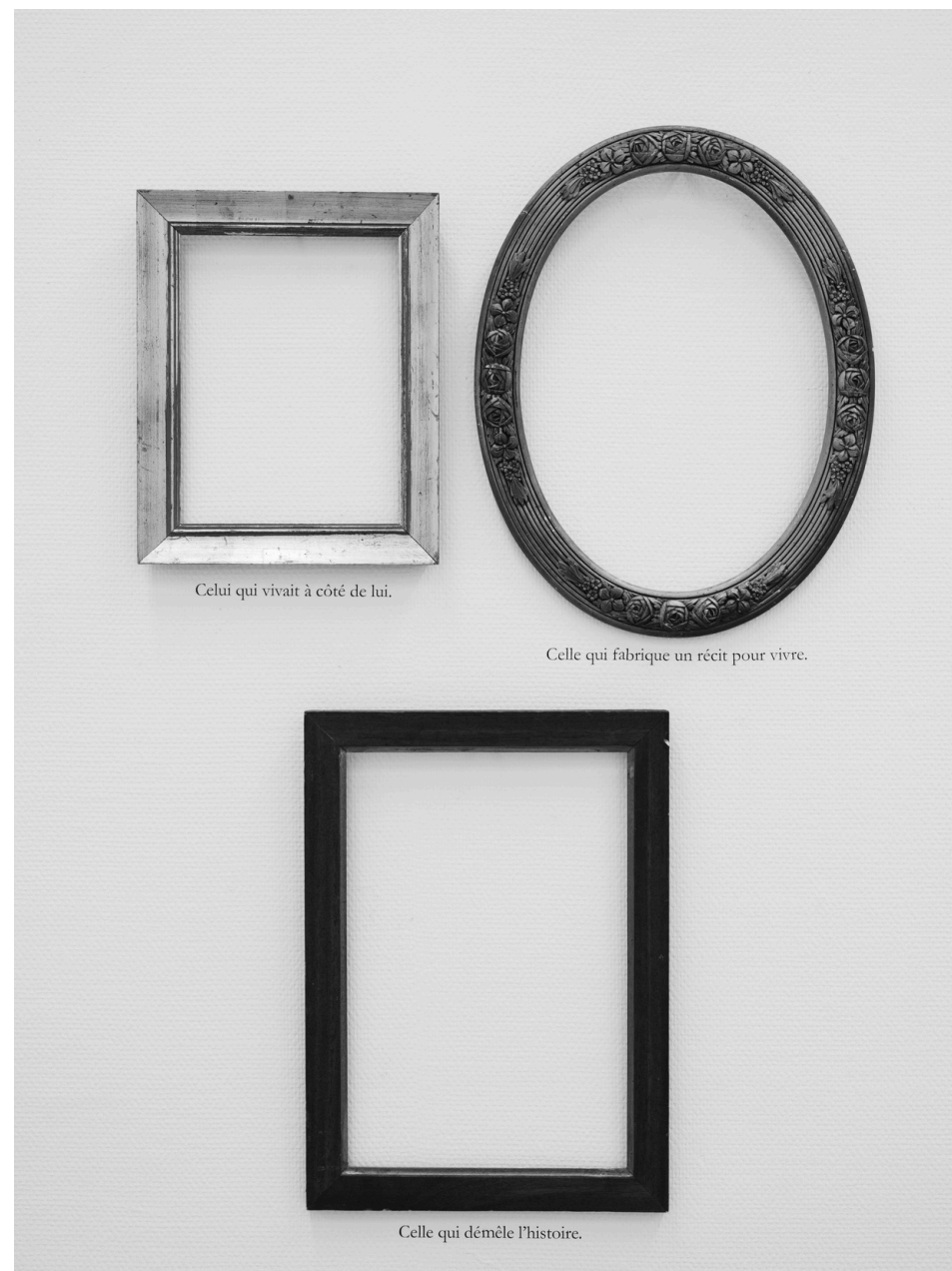


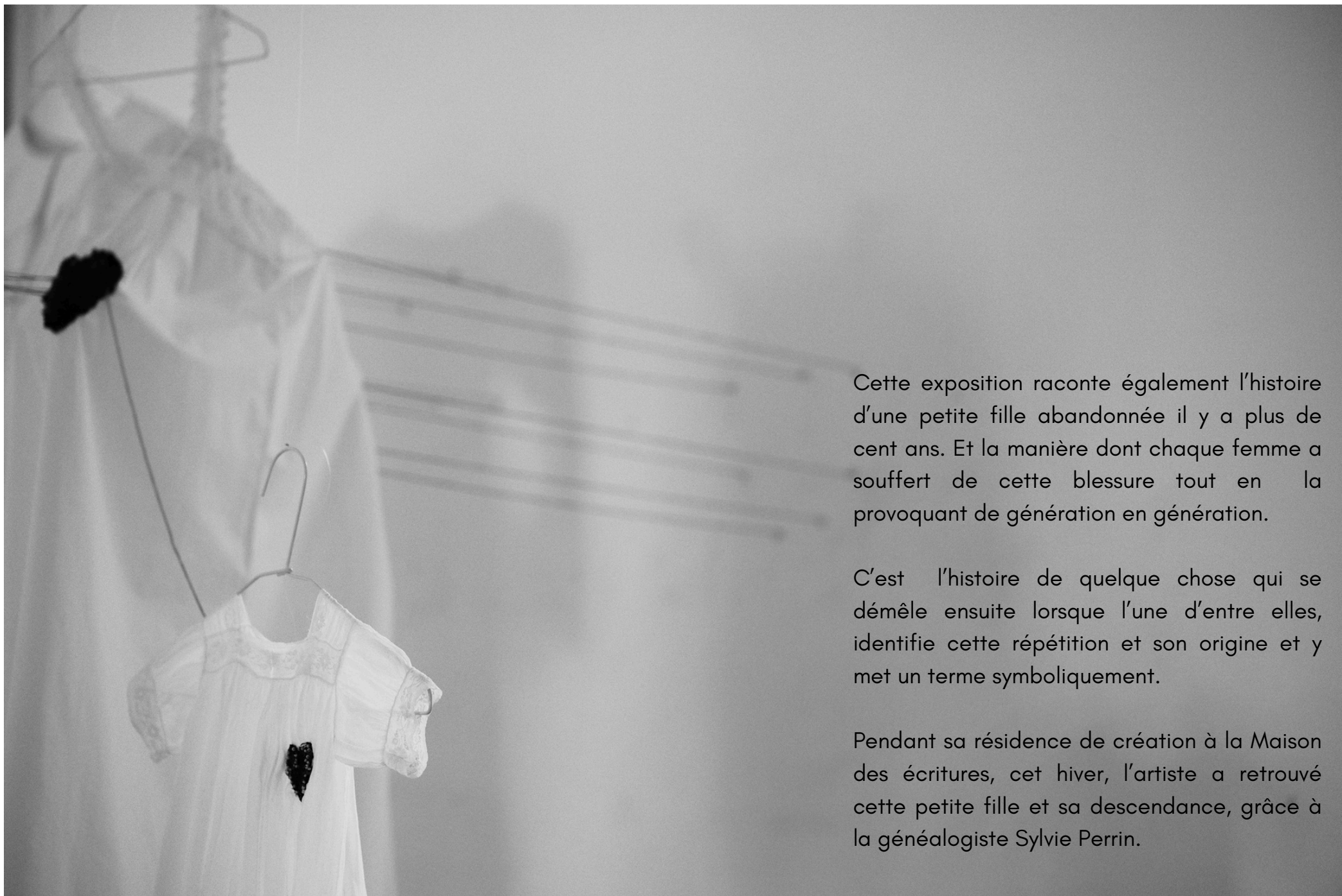
Chaque femme qui coupe les fils qui la retiennent à ce qu'ont subi les femmes de sa famille, ouvre l'espace en grand, pour elle et sa descendance.

Ces perspectives sont aussi offertes aux aïeules, en remontant le temps afin que tout s'apaise et devienne possible.



Les arbres généalogiques sont un peu comme des dominos : à la fois agencés dans un ordre précis qui inscrit l'histoire d'une famille, des ascendants vers les descendants, mais aussi comme une cascade. Le premier domino tombe sur le second qui tombe sur le troisième, et c'est toute une généalogie qui est en déséquilibre. Floriane Durey a choisi de « silhouetter » chacun.e de ses ancêtres, à la manière de Saint-John Perse, parce qu'écrire, c'est dévoiler et dévoiler c'est un début pour dépasser.





Cette exposition raconte également l'histoire d'une petite fille abandonnée il y a plus de cent ans. Et la manière dont chaque femme a souffert de cette blessure tout en la provoquant de génération en génération.

C'est l'histoire de quelque chose qui se démêle ensuite lorsque l'une d'entre elles, identifie cette répétition et son origine et y met un terme symboliquement.

Pendant sa résidence de création à la Maison des écritures, cet hiver, l'artiste a retrouvé cette petite fille et sa descendance, grâce à la généalogiste Sylvie Perrin.

Voici le texte qui est né :

Tout était devenu blanc et brumeux.
L'air peinait à entrer dans les corps.
C'était un matin qui refusait de se lever,
mesurant les conséquences de son geste.
Celui d'une mère
qui desserre pour toujours la main de son enfant,
il y a plus de cent ans.
Les coeurs gèlent, même au plus haut de la lumière d'été.
Dans ce silence ficelé,
elles auront peut-être eu le temps de prononcer quelques mots,
petits maillons d'or entourant leurs poignets,
d'un bout à l'autre de leurs vies.
Elles feront tourner cette à peine phrase,
sur le chapelet des souvenirs,
redoutant de la perdre.
Cet amour champ de blé,
seul horizon
qu'elles porteront dans les poches de leur tablier usé.
Pourquoi quatre saisons de mères plus tard,
les liens sont-ils encore inquiétés ?
Toutes les femmes d'une même lignée
mâchent la blessure rouge de l'abandon.
Elles vivent, comme si du creux de deux mains entrouvertes,
elles tombaient chaque jour.
Alors, elles s'accrochent avec les dents, les ongles,
les lettres qui restent au travers de la gorge.
Et se blessent aux rebords de ce souvenir commun,
cette première enfant coupée d'elles.
Pourtant, elles entament à leur tour la peau de leurs nouvelles nées,
les bercent dans cette béance.



Mais, toi, la quatrième,
les oiseaux libres sur tes cils t'ont donnée des yeux qui exaucent.
C'était l'offrande gardée sous les nuages.
Tu es passée longtemps devant sans la voir.
Tu sautais les deux pieds joints au milieu.
Les ondes lui faisaient un lit trouble.
Et tu restais là, à la regarder mourir et naître à nouveau.
C'était suffisant.
Tu ne voulais pas t'écarter de la route.
Tu craignais qu'on t'empêche d'y revenir.
Nous sommes loyales, même à ce qui ne constitue pas un chemin.
Même aux ombres derrière les talus.
Et aux jours où l'amour est repris.
Coupé, haché le lien.
Aucune ne réalisait la répétition,
entre ces quatre générations.
Longtemps tu t'es débattue sans comprendre
ce qu'il y avait derrière ces paysages flous.
Tu sentais les âmes anciennes s'accrocher à ta chair,
Des questions se gravaient peu à peu comme des sillons.
Des indices tombaient du bord de tes lèvres,
sans aucun son.
Bien sûr, un jour tu as compris
que tu étais née pour démêler cette histoire,
retirer le cordon autour des cous.

Tu t'es dressée, comme une révolte.
Une nécessité animale qui ne revient pas sur ses pas.
Un mouvement de robe et de ronces, pour toi et ses femmes,
laissées là, sur le bas-côté de ce que c'est que vivre.
Et tu es partie sans peur.
Tu avais suffisamment abordé la nuit.
Tu en as découpés les fils cousus à tes mains.
Des petits pointillés de chair dégagés de l'attache ont libéré les réponses.
Tu as embrassé tes paumes et les secrets se sont enfin ôtés des creux.
Puis tu les as jointes, comme un berceau.
Solide et sûr.
Tu as pris la main de cette petite fille
abandonnée de l'autre côté du siècle.
Lui as redonné sa place.
C'est ainsi que le jour s'est levé,
Pour toi,
Pour elles.
Les mots qui éclaircissent dissipent la brume.



Les secrets mangent la parole

Les “légendes familiales” sont des récits fabriqués et transmis par les familles, dans lesquels la réalité remplace le réel. Chaque famille se construit ainsi une mythologie qui sert ses intérêts inconscients en rendant le récit acceptable et entendable.

Sur chaque photographie de cette série des « Légendes familiales » des chapeaux de coquelicots sont placés à des endroits précis, qui soulèvent la question du pouvoir des non-dits, des mal-dits, des injonctions conscientes ou inconscientes des ascendant.es sur leurs descendant.es. Cela met également en avant la façon dont on crée à partir de ce qui nous empêche.



Si petite, elle s'inquiète pour le mot « aimer ».
Et compose une langue qui l'empêche de tomber.
Elle range sa parole au fond d'un tiroir.
Chacun des mots qu'elle prononce est lavé, essoré, repassé et plié.
Aucune de ses envies ne dépasse.
Elle ne mettra rien en péril,
se nourrit du regard qui récompense cette loyauté.

Extrait "Le fracas des silences", de Floriane Durey, paru aux Éditions Lanskine
en 2025 et écrit sur les mouchoirs.



Cette œuvre est une mémoire, celle de tous les tissus anciens qui y sont assemblés. Chaque ancêtre a une place. Il y a de la tendresse dans cette composition.

Les huit textes qui sont cousus, mettent en lumière de façon poétique, les mécanismes familiaux face aux récits qu'ils fabriquent, et leurs conséquences, entre étouffement et élan pour trouver l'air.

Ce mur de tissus est l'endroit où l'on traverse, en laissant derrière soi un passé qui ne sait pas vivre et mal aimer.

C'est le lieu de la métamorphose.

L'arrachement est momentané.

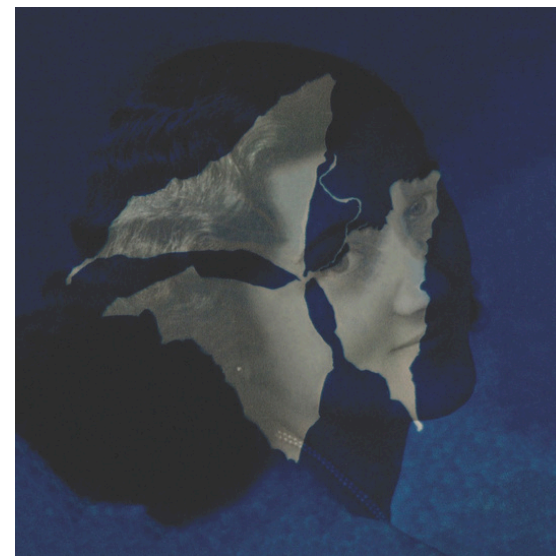
Tout est devant nous.



Quand tous les silences sont enfin nommés, quand on crée à partir d'eux, alors tout s'apaise et un nouveau chemin s'ouvre. C'est le récit de la métamorphose possible. Ici, nous pouvons enfin recevoir des nos aïeules et de nos aïeux.



À travers cette série photographique de vingt portraits anciens de femmes, métamorphosés avec des filtres de négatifs de végétaux, l'artiste souhaite leur proposer de nouveaux, en leur offrant de prendre enfin leur place. Et par ricochets symboliques, nous offrir la nôtre, à nous, leurs filles.





le soutien d'un geste qui semblait murmure,
cette peau étrangement douce,
la canopée des femmes en vie,
leur besoin d'éclairer le sens,
l'inspiration du langage et l'expiration du passé,
la brume désarmée dans laquelle les corps se relâchent enfin
la pousse neuve, d'un vert qui n'existe qu'une seconde,
Nos destinées qui n'abandonnent jamais.
chaque soir auprès du feu qui crépite,
té du récit.

« Le bleu du ciel. »

Ce texte est un lieu.
Un lieu d'apaisement
entre mères et filles.
C'est un texte de
perspectives, celui de
l'amour possible dans
un espace symbolique.

Elle a installé à l'intérieur d'elles un feu de bois, un tapis coloré, une petite table en chêne avec trois livres et du thé, une plante qui pousse collée au soleil, un objet important et une incantation secrète. C'est ici qu'elle et sa fille, un petit peu de chacune tout contre l'autre, entonnent des chants pour dépasser leur histoire. Dans ce lien et ce lieu, seul le possible a sa place. Le reste, elles le déposent dans l'âtre. Puis elles retournent sur le canapé et attendent un instant dans le silence. Elles écoutent disparaître ce qui retient.

Juste après, elles ouvrent grand la fenêtre.

Elles franchissent le seuil de ce qui les attend,
et reçoivent le monde
en plein dans les yeux.

La lumière rasante des pins et leur odeur inexplicable,
l'abondance d'un geste qui semblait murmure,
le soutien qui dépose doucement jusqu'au sol,
cette peau étrangement douce,
la canopée des femmes en vie,
leur besoin d'éclairer le sens,
l'inspiration du langage et l'expiration du passé,
la brume désarmée dans laquelle les corps se relâchent enfin,
la pousse neuve, d'un vert qui n'existe qu'une seconde,
Nos destinées qui n'abandonnent jamais.

Elles se rejoignent chaque soir auprès du feu qui crépite,
peuplées d'indices sur la beauté du récit.

Reserver la reception à une seule personne

Chacun.e s'attend depuis tout ce temps, toutes lumières allumées.

Certains souvenirs sont des petits bouts de joie dont on se vêt.

Sur nos peaux, des tricots de cœur.

Soyons dans notre propre geste.

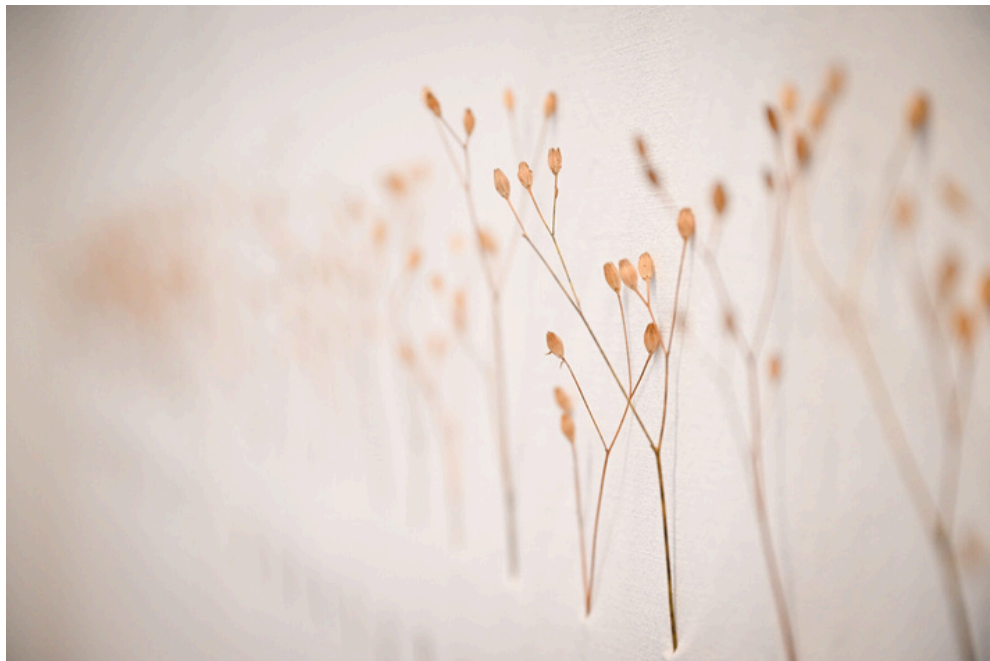
La liberté a le goût des voix qui tranchent, bagarres aux lèvres.

Les paroles sont éphémères mais leur impact reste

À quoi ressemblera la suite ?

Il faut croire sans faille au possible.

Cette installation offre une phrase aux spectateurices, choisie au hasard pour les accompagner dans leur prochain pas.





Le récit débute dans l'infime geste.





Floriane Durey

Le secret travail des mots

On s'est bien tout dit ? La question se pose à la fin de chaque rencontre avec un résident. « On s'est bien tout dit » comme : « Pas d'oubli ? Rien de caché ? Rien de secret ? » Conseil de méthode : pour prétendre à écrire, le mieux est de balayer les zones d'ombre.

« D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu savoir, pose d'emblée Floriane Durey, poétesse et plasticienne en résidence de création à la Maison des Écritures, Enfant, je voulais que l'on ne me cache rien. » Issue d'une famille « de conteurs d'histoires », elle décrit un rapport au réel en perpétuelle recomposition : « J'avais l'impression que la réalité était fabriquée au fur et à mesure qu'elle était vécue. » Au gré des échanges familiaux, les souvenirs se modifient, des détails s'ajoutent, des versions évoluent. Le secret n'est pas forcément tu ; il est diffus, incidemment perceptible, inscrit dans les gestes, les silences, les manières de dire. Une plasticité du récit qui permet de tenir à distance une part de tragique, sans pour autant effacer les traumatismes.

Floriane a ainsi tôt compris que le secret constituait la matière ordinaire des histoires familiales. De ces récits partiels qui infusent dans toutes les familles, de ces failles silencieuses qui montrent les décalages entre récit transmis et expérience intime, l'autrice a fait le moteur principal de son travail. Face à ces récits incomplets, Floriane avance par fragments, par formes brèves, laissant apparaître ce qui peut l'être. Elle utilise son écriture comme un outil d'exploration et de révélation. Elle la conçoit comme un espace de travail lent, où infuse ce que l'on sait déjà, sans en avoir encore pleinement conscience.

Cette approche subtile irrigue également les pratiques plastiques de Floriane. Qu'il s'agisse de photographie, d'installation de sculptures végétales ou de dispositifs mêlant texte et image, elle cherche à produire des formes propices à une lente révélation, plutôt qu'à l'exposition directe. Son travail sur le négatif, les ombres, les silences entre les mots, lui permet de rendre visibles des figures ou des mémoires longtemps reléguées à l'arrière-plan, en particulier celles des femmes.

La résidence de Floriane à la Maison des Écritures s'inscrit dans cette recherche. Initialement pensée autour de la tension entre récits familiaux et récits secrets, elle s'est progressivement déplacée vers une réflexion plus large sur ce que ces histoires peuvent produire, comment elles construisent des identités, comment elles façonnent les corps et les imaginaires. « Au moment où l'on préparait cette résidence avec la Maison des Écritures, des éléments de mon passé familial m'ont été révélés, qui m'ont procuré un immense apaisement. Ce sentiment d'avoir clos quelque chose m'a permis de réenvisager la résidence comme un temps d'ouverture, de construction. » Son projet associe aujourd'hui écriture, photographie et installations. « Je voudrais créer de nouveaux récits pour ces femmes nées de l'autre côté du siècle, leur offrir de reprendre leur place. Et par ricochets, de nous offrir la nôtre. »

Petite singularité de la résidence de Floriane : la poétesse vit à La Rochelle. « C'est intéressant de sortir du cadre de mon atelier pour me concentrer sur ce projet. Mes recherches, les ateliers, les entretiens, les réflexions avec l'équipe de la Maison des Écritures me font avancer différemment. Je ne vivrais pas ça en étant chez moi. Le déplacement, même minime, m'emmène ailleurs. La vue de mon bureau est un ailleurs géographique différent chaque minute. » Que ce soit dans l'expérience du secret familial, du travail de l'écriture ou de la résidence, Floriane explore donc un même point de tension : celui où quelque chose se tait, mais continue d'agir. Il ne s'agit pas de tout dire ou de tout montrer, mais de rendre perceptible ce qui façonne les récits et les vies. De balayer les zones d'ombre. D'ailleurs, on s'est bien tout dit ? Oui, on s'est dit l'essentiel.

Philippe Guerry



Floriane Durey
Artiste-auteure

florianedurey.com

[instagram](#)

[facebook](#)

19 rue amiral Duperré
17000 La Rochelle
06.62.38.19.51

Siret 80341494500029
A.P.E. 9003A